

des services véritablement inappréciables. Je voudrais aussi dire quelques mots des livres que, dans ces derniers temps, vous avez consacrés à d'Alembert et à Pascal, sans tenir compte de l'opinion de ceux qui prétendaient autrefois que vous écriviez pour l'Académie française et que vous n'écriviez plus dès que vous apparteniez à cette illustre Compagnie. Je voudrais rappeler surtout ce rôle élevé de modérateur que vous avez pris dans l'Académie des sciences, cette affection que vous portez à vos confrères et que vous avez exprimée en termes si touchants dans votre *Discours de réception à l'Académie française*. Mais tout cela, le Président de l'Académie des sciences vous le dira avec plus d'autorité. Je termine donc, Cher Maître, en vous apportant nos vœux et nos félicitations pour Vous et pour tous les vôtres, pour vos trois fils en particulier, qui partagent avec vous le titre envié d'élèves de cette grande École.

Cette médaille, que nous sommes heureux de vous offrir, est sans doute un témoignage mérité de notre admiration; mais elle est aussi et avant tout une preuve de l'estime qui s'attache à toute carrière vouée à la recherche du vrai et du bien, une preuve de l'affection inaltérable et de la reconnaissance qu'ont pour vous vos élèves, vos confrères et vos collègues.

DISCOURS DE M. POINCARÉ

Mon cher Maître,

La Société mathématique de France m'a fait un honneur dont je lui suis profondément reconnaissant : elle m'a chargé d'être auprès de vous son interprète et de vous apporter ses respectueuses félicitations.

C'est un jour de fête aussi pour elle ; non seulement parce que presque tous ses membres sont vos élèves, mais parce que votre nom lui appartient. Il est à elle doublement, et nous en sommes fiers, depuis le jour où vous avez accepté le titre de membre honoraire du Conseil.

Il y a vingt ans que vous êtes des nôtres ; vous étiez déjà illustre alors, et depuis longtemps, car vous l'avez été de bonne heure.

C'était justice. — L'algèbre vous devait de beaux théorèmes sur les groupes de Galois, la géométrie d'importants travaux sur la théorie des surfaces, la mécanique d'ingénieuses applications de la méthode de Jacobi.

Et ces innombrables petits problèmes résolus au jour le jour et si élégamment que l'on songe aux *Éléments* d'Euclide et au livre des *Principes* !

Et ce grand *Traité de calcul différentiel et intégral*, si précieux pour tous les analystes !

J'allais oublier vos idées sur la similitude en mécanique, idées simples et fécondes qui devaient engendrer bientôt le système moderne des unités

électriques. C'est là un enfant qui, malgré ses retentissants succès, ne vous a peut-être pas toujours donné complète satisfaction, mais que vous cherchiez vainement à renier.

Qu'on me permette d'insister un peu plus sur les recherches plus récentes que vous avez achevées depuis que vous nous appartenez, sur ces travaux dont les habitués du Collège de France ont eu la primauté, mais que vous avez bientôt livrés au grand public.

Vos leçons sur la thermodynamique et l'électricité nous ont fait connaître de nouvelles qualités de votre libre esprit. Vos devanciers, pressés de construire, s'étaient peut-être contentés à trop peu de frais ; ils avaient quelquefois affirmé trop vite, et beaucoup de leurs assertions, trop longtemps indiscutées, étaient déjà sur le point de devenir articles de foi, quand votre pénétrante critique nous a heureusement ramenés à ce demi-scepticisme qui est pour le savant le commencement de la sagesse.

Vous avez toujours eu une sorte de prédilection pour le calcul des probabilités, sans doute en souvenir de ses illustres fondateurs, de Pascal d'abord, et de ces géomètres du XVIII^e siècle, vers qui vous pousse une secrète sympathie. Cependant vous ne pouvez partager leur naïve confiance dans l'instrument qu'ils ont créé. Vous savez trop bien qu'ils n'ont pu soumettre à la règle de fer du calcul ce qui est, par essence, si incertain et si fugitif, qu'à force d'accumuler les hypothèses tacites. Ces hypothèses, souvent arbitraires, vous les avez dénoncées impitoyablement, portant vous-même de rudes coups à la science que vous aimez.

Vous ne nous avez jamais été infidèle, malgré l'attrait qu'exerçaient sur vous d'autres études ; et dans les moments mêmes où vous paraissiez vous y absorber tout entier, un livre nouveau venait de temps en temps nous montrer que vous ne nous aviez pas oubliés. C'est ainsi que vous avez parcouru d'une frontière à l'autre, de l'algèbre à la physique, ce vaste domaine des mathématiques qui nous semble tout un monde, à nous autres géomètres, et qui n'est pourtant qu'une des provinces visitées par votre universelle curiosité.

Vivant dans la familiarité des maîtres d'autrefois, de ces Descartes, de ces d'Alembert, de ces Laplace dont vous parlez naturellement la langue, vous avez hérité de leur limpide bon sens, de leur logique simple et droite, de ces qualités que nous aimons parce qu'elles sont celles de notre race.

Comme eux, vous avez toujours cru que la pensée peut être profonde sans que le style cesse d'être clair et la forme attrayante. Dédaigneux des subtilités, vous n'aimez que ce que nos pères appelaient la Raison ; tout ce qui est obscur ou confus vous irrite.

Le temps n'est plus où tous les hommes éclairés étaient français par l'esprit; mais si nous voulons conserver notre place il faut que nous restions nous-mêmes; aussi devons-nous vous être reconnaissants de l'exemple que vous nous donnez, vous qui êtes resté le plus français de tous nos géomètres.

DISCOURS DE M. GASTON BOISSIER.

Personne, excepté Vous, mon cher Bertrand, ne sera surpris que l'Association des anciens élèves de l'École Normale ait réclamé une petite place parmi ceux qui sont venus fêter votre cinquantenaire.

Vous apparteniez déjà à notre École par votre enseignement, vous avez voulu lui appartenir aussi par votre générosité. Vous vous êtes fait le bienfaiteur de ceux dont vous aviez été le maître. Plusieurs fois déjà, quand quelqu'un de vos anciens élèves traversait des circonstances difficiles, vous êtes venu à son aide, vous avez voulu faire partie de notre association; vous lui avez abandonné la pension à laquelle vous aviez droit comme membre de la Société de secours mutuels fondée par le baron Taylor. Cette pension, voilà bientôt neuf ans qu'elle profite à d'anciens agrégés de mathématique tombés dans la misère ou à leur famille. Au nom de nos camarades malheureux, qu'elle nous a permis de secourir, nous venons vous remercier aujourd'hui et vous répéter ce qu'on vous a dit bien souvent: que vous êtes de ceux à qui la science a élargi le cœur comme l'esprit et qu'on est heureux d'aimer autant qu'on les admire.

DISCOURS DE M. MAURICE LÖEWY

Mon cher Collègue;

C'est au nom de cette solidarité étroite et élevée, qui unit les cinq Académies, que je viens vous apporter les félicitations de l'Institut tout entier.

Nous prenons part, tous mes confrères et moi, avec la plus sincère cordialité, à cette fête de reconnaissance dont vous honorent l'École polytechnique et la science française!

Les paroles si éloquentes et les éloges si mérités, qui viennent de vous être adressés, répondent aux sentiments de haute estime que nous professons pour votre caractère et à l'admiration que nous inspire votre universelle et féconde activité.

En vous remettant cette médaille, hommage spontané de vive gratitude, que vous offrent d'un commun accord la science et l'enseignement, je souhaite du plus profond de mon cœur, et j'espère que l'avenir nous réserve cette grande joie, de célébrer aussi un autre cinquantenaire, celui de votre élection à l'Académie des sciences, à laquelle vous n'avez cessé de rendre, comme secrétaire perpétuel et comme savant, les services les plus appréciés et les plus glorieux.

DISCOURS DE M. JOSEPH BERTRAND

J'ai prononcé dans ma vie beaucoup d'éloges, la tâche est facile. En regardant de loin, quelques-uns disent de haut, dans les cas douteux, qui ne sont jamais rares, en adoptant les interprétations favorables à quiconque est jugé digne d'un hommage public, on peut donner une apparence brillante ou tout au moins une physionomie aimable.

Encouragé par ces souvenirs, c'est sans aucun embarras que, pour entrer dans l'esprit de cette réunion, je me prendrais moi-même pour sujet des paroles de remerciements que je vous dois.

Le projet n'est pas réalisable, je me connais trop bien, je sais trop, avec trop de précision et de trop bonne source, les détails de tout genre, pour que les interprétations me soient permises. Sur plus d'un point je ferais des réserves, sur quelques-uns mon jugement sévère ressemblerait pour les organisateurs de cette fête à un blâme que je ne veux, ni ne dois leur infliger; je me retrancherai donc derrière un principe, que je n'aurais pas inventé, mais que j'accepte, puisqu'il est approuvé de tous: Il ne faut jamais parler de soi.

Le bien qu'on en dit est repris d'orgueil et n'est pas cru; le mal est accepté comme certain, répété très haut, — ce qui est juste — commenté et accru — ce qui ne l'est pas. Je ne veux pas vous le taire cependant, vous me décernez un honneur dont je ne suis pas digne. Je voudrais vous en laisser toute la responsabilité, mais je la partage.

Sur la première invitation de votre Comité, j'ai fait tailler ma barbe et je suis allé chez mon excellent ami, le grand artiste Chaplain, lui donner autant de séances qu'il a voulu. J'aurais dû, puisque vous voulez bien vous déclarer mes élèves, vous parler en maître et vous dire:

Vous faites un pas nouveau dans une voie périlleuse; ce témoignage de sympathie et d'estime, dont je suis heureux et fier, éveille des souvenirs et impose des comparaisons écrasantes qui doivent effrayer un amour propre bien entendu, plus encore que froisser une modestie raisonnable.

Portons donc ailleurs nos pensées. Comment ne pas rappeler en ce jour ceux qui, débutant avec moi il y a cinquante ans, dans la carrière des sciences, m'y ont accompagné si longtemps et de si près. Serret et Bonnet, mes excellents camarades d'école, Puiseux, Briot et Bouquet, devenus mes amis dès la première rencontre. Wantzel aussi, que bien peu d'entre vous ont connu, cet esprit si élevé, si vaste et si droit, qui serait aujourd'hui illustre, s'il avait vécu.

Tous valaient mieux que moi, et, si peu vraisemblable que cela paraisse, je crois sincèrement que je